



ART

D'AUJOURD'HUI

REVUE D'ART CONTEMPORAIN • SÉRIE 3 • N° 6 • AOUT 1952 • 300 FRF

Couverture :

Tête d'ara, stylisée.

- 1 **L'art ancien**
par Madeleine Rousseau
- 6 **L'art baroque**
par R.V. Gindertael
- 8 **La peinture du XVIII^e s. à nos jours**
par Léon Degand
- 11 **L'art populaire**
par Julien Alvard
- 15 **La XXVI^e biennale de Venise**
par Léon Degand
- 18 **"Le passage de la ligne"**
par R.V. Gindertael
- 23 **Les expositions à Bruxelles**
par Delahaut
- 24 **Le 4^e salon de la jeune sculpture**
- 26 **Le 7^e salon des réalités nouvelles**
- 28 **Azur et abstraction**
par Pierre Guéguen
- 29 **A propos de l'art sacré contemporain**
par Gino Séverini
- 30 **Les expositions**
- 32 **Informations**

La présentation et la mise en page sont de Sarisson

ART D'AUJOURD'HUI

Directeur : André BLOC - Comité : M. BLOC, L. DEGAND, DEL MARLE P. FAUCHEUX, E. PILLET
Secrét. Gal de la Rédaction : Edgard PILLET

Éditions de l'Architecture d'Aujourd'hui
5, Rue Bartholdi - Boulogne-sur-Seine
Tél. : MOL. 61-80 - C.C.P. PARIS 1519-97

Abonnement : (8 numéros)
FRANCE : 2.000 frs — ÉTRANGER : 2.300 frs

DISTRIBUTEURS : Argentine : Editorial Victor Leru, Calle Cangallo, 2233 Buenos Aires. — Belgique : Eric Lemesre « Formes nouvelles », 6, rue Ravenstein Bruxelles. — Brésil : Sociedade de Intercambio, Franco Brasileira Ltda, 75, Rue Barao de Itapetinga Sao Paulo. — Italie : Saise, 24 Via Monte di Piéta, Torino - Salto, Via Santo Spirito 14, Milan. — Suède : Charles Portin, 40, Bastugatan, Stockholm. — Uruguay : S. U. R. D., Maldonado 86, Montevideo.

L'EXPOSITION

L'art ancien par Madeleine Rousseau

Près de 700 œuvres de pierre, de métal, d'os, de terre, de bois, des peintures, présentées au Musée d'Art Moderne, auront, pendant trois mois, satisfait notre curiosité. Le réel succès de cette exposition aura-t-il accru la réputation de l'art ancien du Mexique ? Ce succès, peut-on même affirmer qu'il est dû à la section archéologique ? Ces œuvres anciennes furent-elles pour nous une révélation ?

A vrai dire, étant donnée l'importance des fouilles et des trouvailles dont on nous entretient depuis quelques années, on s'attendait à quelque chose de moins connu : le Musée de l'Homme, si riche en œuvres mexicaines, nous avait déjà habitués à ces formes. Seules, les têtes colossales de La Venta, dont on ne nous montre que des photographies, les fresques de Bonampak (Chiapas) et les statuettes de terre de la période archaïque nous étaient à peu près inconnues.

Cette révélation de formes nouvelles va-t-elle aider l'art ancien du Mexique à conquérir l'Occident, comme le réussirent, avant lui, les formes de l'art nègre imposées par les Cubistes et celles de l'art mélanésien qu'après les poètes de 1920, les Surréalistes introduisirent dans le cycle de nos curiosités ?

Jusqu'à présent, malgré le Musée de l'Homme, l'Exposition au Pavillon de Marsan vers 1925 et les antiquaires, on peut dire que l'art des Indiens (de Colombie britannique, en particulier) et celui des Eskimos ont séduit plus que les arts dits « précolombiens ».

Un problème se pose qui mérite d'être abordé ici : pourquoi cette indifférence ? La même attitude de curiosité lointaine est adoptée à l'égard des formes de l'Inde et de l'Indochine : on les admire, on reconnaît en elles les témoignages de brillantes civilisations — qui peuvent, pour le moins, rivaliser avec celle de l'Occident — mais il ne semble pas qu'on trouve en elles, bien que leur perfection soit évidente, le même enrichissement que puisèrent, les artistes d'abord, et à leur suite, les amateurs et tout le public, dans les formes nègres d'Afrique et d'Océanie.

L'exposition actuelle peut-elle faire lever, chez nos artistes, un nouvel enthousiasme ? Une rapide enquête menée à ce sujet ne permet pas de le prévoir ; pour que se réalise cette adoption de formes, il faut plus qu'une manifestation spectaculaire, il faut une rencontre qui se situe au delà des formes sur le plan de la réalité qu'elles expriment, qui les a déterminées. Dans les formes nègres et océaniques, depuis près de cinquante ans, on reconnut une cosmogonie dont les éléments de base prenaient soudain un caractère d'actualité que n'ont cessé d'accuser les nouveaux concepts de la science : un univers de forces, en perpétuelle inter-action, créant et modifiant les formes de tout-ce-qui-se-voit, un homme, parcelle de l'énergie universelle, en étroite participation avec le Cosmos, et dont le corps n'est qu'un support formel (au lieu d'être la réalité que l'art copie depuis les Grecs), un ordre social, où la solidarité collective détermine le comportement individuel... Les formes nègres et mélanésiennes introduisirent chez nous une pensée qui ressemblait à celle que nous cherchions à élaborer, au moment précis où s'opérait un bouleversement de toutes nos conceptions classiques et où l'homme d'Occident cherchait à se situer dans un univers qu'il ne reconnaissait plus. Et l'artiste, plus sensible que tout autre aux fluctuations de la réalité, reconnut en ces for-

mes qu'on avait baptisées « exotiques » ou « primitives » de nouveaux moyens plastiques pour exprimer une réalité occidentale qui s'avérait proche de celle qui les avait déterminées. Ils trouvèrent en elles un encouragement à leurs inventions audacieuses et, après eux, tout l'Occident déchiffra en elles un aspect de notre réalité, de plus en plus différente de celle que voudraient perpétuer les dogmes et les formes classiques.

L'art mexicain ne peut nous apporter un semblable enrichissement. Les formes archaïques, calmes et classiques — au sens occidental — des statuettes de Tlatilco ou de Copilco, celles des masques et statues de la période « olmèque », évoquent des souvenirs trop connus d'autres civilisations (en particulier l'Égypte) pour pouvoir encore nous étonner. Les dernières formes, depuis les Zapotèques jusqu'aux Aztèques, macabres et morbides, manifestent une cruauté dont l'Occident présent cherche à se dépouiller et elles ne peuvent faire lever en nous qu'une réminiscence d'un passé dont nous voulons nous libérer. On peut être séduit — temporairement — par l'audace d'invention de certaines formes baroques, mais la réalité qu'elles expriment ne peut que nous repousser parce que trop contraire à ce vers quoi nous aspirons aujourd'hui.

Ces formes mexicaines ne contiennent plus rien de notre réalité présente : la seule qui peut faire illusion, c'est cette figure d'Ara, assez inattendue dans l'art toltèque (n° 569) dont l'aspect semi-abstrait a retenu l'attention de tous nos artistes. Mais ce cas demeure isolé, et il n'est pas suffisant pour faire lever un enthousiasme fécond. Pour justifier un retour vers des formes du passé, il faut plus qu'une admiration concentrée sur des formes, si parfaites soient-elles.

L'exposition aura une autre portée : ces formes qu'elle nous propose nous apparaissent comme les témoins prestigieux de civilisations que nous commençons seulement de découvrir et qui se révèlent multiples. Leur richesse et leur diversité ne font que souligner d'étranges analogies que personne ne nous explique. Quelle peut-être la première race qui introduisit sur ce sol mexicain les pyramides, les pierres levées (obélisques), témoins d'un culte solaire évident : les prêtres mayas saluaient le Soleil Levant... ; pourquoi retrouve-t-on les « labyrinthes », les inscriptions hiéroglyphiques accompagnant les bas-reliefs qui couvrent les murs des palais, les pentes des pyramides ; pourquoi les « scribes », les prêtres-astronomes ; qui introduisit ces extraordinaires connaissances en astronomie et mathématiques qui supposent des millénaires d'observations et qui, comme en Égypte, donnaient aux monuments de l'ancien Mexique, leur signification cosmogonique ; d'où vient cette passion de la chronologie qui fit dresser tant de monuments commémoratifs ; qui introduisit le mythe des quatre ancêtres primordiaux rappelant les quatre couples de l'Ennéade égyptienne ou les quatre ancêtres des Dogons qu'a révélés Marcel Griaule ?

La légende, écrit Marcel Brion (La résurrection des villes mortes) prétendait que « les Mayas auraient possédé, il y a 10.000 ans, une civilisation admirable et que ce sont eux qui auraient civilisé l'Égypte » (t. I, p. 215 : Le secret des Mayas). Ces analogies que l'exposition accuse pourraient peut-être s'expliquer par une origine commune qu'il faudrait situer avant l'histoire ? Mais aujourd'hui l'ar-